

POPculture

Bertrand Dicale

BRASSENS ?



Flammarion

Extrait de la publication

Bertrand Dicale

BRASSENS ?

D'où vient Brassens ? Quelles sont ses sources ? Comment ses chansons sont-elles écrites ? Quelle est la morale de Brassens ? Est-il vraiment de gauche ? Est-il vraiment si antireligieux ? Brassens est-il devenu un artiste officiel ?

Cela fait belle lurette que l'on ne se pose plus de questions sur Georges Brassens, tant on s'est habitué au mythe du brave tonton libertaire et paillard, bouffeur de curés et pourfendeur d'hypocrites. Il était temps de réexaminer l'œuvre du bon maître, même si cela contredit parfois le discours habituel des brassensologues.

Bertrand Dicale explore notre culture populaire depuis une vingtaine d'années. Journaliste de presse écrite et de radio ainsi que documentariste pour la télévision, il est déjà l'auteur d'ouvrages de référence sur Juliette Gréco, Louis de Funès, Serge Gainsbourg ou l'histoire de la chanson française.

Flammarion

Brassens ?

Du même auteur

- Joseph Sitruk, chemin faisant*, Flammarion, 1999 (avec Claude Askolovitch)
- Gréco, les vies d'une chanteuse*, JC Lattès, 2001
- La Chanson française pour les Nuls*, First, 2006
- L'Extravagante épopée du Printemps de Bourges*, Hugo, 2007
- Oposito ou l'art de la tribulation urbaine*, L'Entretemps, 2009 (avec Anne Gonon)
- Gainsbourg en dix leçons*, Fayard, 2009, puis Presses Pocket, 2010
- Louis de Funès, grimaces et gloire*, Grasset, 2009
- Juliette Gréco, l'invention de la femme livre*, Textuel, 2009
- Les Miscellanées de la chanson*, Fetjaine, 2010
- Lise et Lulu*, First, 2010 (avec Lise Lévitzy)
- Ces chansons qui font l'Histoire*, Textuel, 2010
- Sans contrefaçon*, Fayard, 2010 (avec Pascal Nègre)
- Maudits métiers*, JC Lattès, 2011

Bertrand Dicale

Brassens ?

Flammarion

Ouvrage publié sous la direction
de Laurent Chollet

POP culture

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-5222-6

Un point d'interrogation

Ce livre n'est pas une biographie, ce livre n'est pas un récit, ce livre n'est pas une célébration, ce livre n'est pas une introduction à Georges Brassens. Ou, du moins, pas uniquement.

Ce livre demande ce qu'est Brassens, de quoi son œuvre est constituée et comment il en est fait usage depuis presque soixante ans qu'elle est apparue. Son ambition n'est pas d'épuiser le sujet, bien au contraire. Il s'agit de rendre un peu de fraîcheur au point d'interrogation que l'on place derrière le nom de chaque artiste que l'on aime – que dit-il vraiment, d'où vient-il, à quoi nous sert-il ?

Si jusqu'à présent il n'a pas encore été écrit sur Georges Brassens la grande biographie détaillée et contextualisée qu'il mérite, nous disposons aujourd'hui d'un certain nombre d'ouvrages qui mêlent le récit de sa vie et l'étude de son œuvre, le plus souvent en privilégiant un aspect particulier de l'une ou de l'autre – le Brassens anarchiste, le Brassens sétois, le Brassens poète, le Brassens spirituel, le Brassens amoureux, le Brassens savant... Mais, depuis le texte pionnier d'Alphonse Bonnafé en 1963, la quasi-totalité des auteurs qui ont écrit

Brassens ?

sur Brassens partagent pour l'essentiel les mêmes opinions. Un tel consensus est rare en ce qui concerne un créateur ou une œuvre dans la culture française.

Ce consensus est nourri notamment par la première génération des admirateurs de Brassens, qu'ils soient ses exacts contemporains ou qu'ils aient eu une jeunesse éclairée de son vivant par les chansons du « bon maître » (pour reprendre l'expression aujourd'hui canonique propagée notamment par Maxime Le Forestier). Même lorsque l'on sort du strict témoignage à la première personne du singulier, l'écrasante majorité des commentateurs de Georges Brassens l'ont personnellement connu ou au moins vu sur scène. Et, de toute manière, ils ont vécu une époque dans laquelle les chansons et la personnalité de Brassens interagissaient immédiatement avec un contexte culturel, politique, social et éthique qui les éclairait d'une manière particulière à cette période.

On le sait, un objet historique quel qu'il soit – un événement, une vie, une œuvre – n'est pas seulement lui-même. Les interprétations et les résonances d'un objet avec son temps ont souvent autant d'importance dans la construction des représentations collectives que la réalité dite « objective ». Il en est de Georges Brassens comme d'une bataille du Moyen Âge, d'un édit de Louis XIV ou d'une émeute des années 30 : une bonne partie de ce que nous en savons et de ce que nous en pensons n'est pas d'ordre strictement factuel, mais tient à un ensemble touffu d'approximations, de lieux communs et de connivences générationnelles.

Cet artiste est l'auteur, le compositeur et l'interprète d'une œuvre dont le génie a transformé la chanson française, mais il est également un personnage public dont le travail autant que les propos ont été reçus et commentés dans une époque sur laquelle il influait directement.

Un point d'interrogation

Ainsi, aujourd'hui encore, nous nous nourrissons de l'image d'un Georges Brassens tel qu'il a été consommé de son vivant, et qui est celle d'un homme appartenant à une sorte de gauche morale, rétive aux conventions sociales en même temps que gardienne de la liberté de tous et de chacun. De sa moustache à ses chansons, il personnifie une idée du poète populaire héritière d'un François Villon mythique, tout en incarnant une figure tranquille de la révolte contemporaine contre toute autorité.

La quasi-totalité des textes qui ont été écrits sur Georges Brassens sont conformes à cette vision générale. Curieusement, il compte parmi les rares créateurs français sur lesquels la critique ne se pose plus de questions, étant entendu qu'il incarne une bonne fois pour toutes un humanisme gentiment libertaire et une sorte d'idéal avunculaire à la bonté sans faille. Deux conséquences à cela : il est peu de noms aussi commodes à poser à l'entrée des écoles, des médiathèques et des rues nouvelles ; par ailleurs, le culte de Brassens a fini par susciter, comme tous les cultes, la création de chapelles servies par un clergé jaloux.

Il nous a semblé que Georges Brassens méritait mieux qu'un catéchisme, fût-il libertaire et humaniste. Sans qu'il soit dans nos intentions de déboulonner des statues ou d'abattre des obélisques, il est peut-être temps de se poser des questions. La vie et l'œuvre de Brassens n'ont plus guère été interrogées depuis que, de son vivant, la critique et le public ont accueilli ses nouvelles chansons, disque après disque, avec un enthousiasme à peu près unanime. Ces commentaires privilégient en général une lecture strictement moniste des chansons et des déclarations de Brassens, en quêtent méthodiquement la logique, en dégagent systématiquement des cohérences rassurantes. Il

Brassens ?

se trouve qu'il a produit son œuvre dans une période riche en affrontements idéologiques et donc en certitudes de tous ordres ; il se trouve qu'il a été assimilé à une sensibilité politique à une époque où cette sensibilité était exclusive de tout autre... Il en résulte dans les ouvrages publiés jusqu'à présent une vision souvent plane, amputée de dimensions pourtant perceptibles dès la première écoute d'un grand nombre de chansons. Tout ce qui a été écrit sur Brassens n'est pas faux ; mais on a trop souvent perdu de vue la complexité de sa pensée et de sa sensibilité. Tout ce qui a été écrit sur Brassens n'est pas partisan, mais on a volontiers oublié combien il pouvait être ambigu dans un temps sans ambiguïtés.

Ce livre n'est donc pas une biographie conventionnelle. Il ne commence pas le 22 octobre 1921 à Sète et ne se termine pas le 29 octobre 1981 à Saint-Gély-du-Fesc. Il n'est pas non plus un pur essai critique, ni une étude énamourée de ses prodiges. Il s'agit d'une réflexion documentée sur un ensemble de questions qui se posent à un brassensiste passionné qui ne se contente pas des réponses habituelles de la brassensologie orthodoxe. Ce livre essaie d'apporter un regard neuf sur les sources de Brassens, sur son rapport à la religion, sur son pacifisme, sur ses positions morales, sur son écriture, tout en cherchant à restituer quel a pu être son poids de scandale ou de consensus, et donc quels ont pu être ses pudeurs, ses silences, voire ses censures volontaires.

L'auteur sait très bien qu'il va froisser ici ou là les brassensologues du canal historique, qui sont convaincus de connaître la vérité de Georges Brassens (et même la vérité *sur* Georges Brassens) puisqu'ils ont connu Georges Brassens. L'auteur sait qu'il va souvent exaspérer, indigner, choquer ou écœurer les brassensologues de la génération suivante (la brassensologie-canal habituel,

Un point d'interrogation

apparue après la parution de son dernier album), qui sont persuadés que Georges Brassens était un beau menhir libertaire, libertin et libéral, et que, s'il était encore de ce monde, on le verrait aujourd'hui promener sa pipe dans quelque rassemblement de bonnets péruviens et de drapeaux arc-en-ciel.

Que l'on pardonne à l'auteur de ne jamais citer nommément l'un ou l'autre de ses prédécesseurs en brassensologie, par souci d'équité, de pacification du débat voire par amitié personnelle. Mais il sait que le brassensisme est une disposition de l'âme qui se transforme facilement en l'adoration de reliques immatérielles. Que l'on pardonne alors à l'auteur d'écorner des dogmes comme l'irréligion de Brassens, l'anarchisme de Brassens, la révolte de Brassens, la clairvoyance politique de Brassens ou la constance idéologique de Brassens. Ces dogmes ont été édifiés par la brassensologie – canaux historique et habituel confondus. Et Brassens lui-même a moins souvent cherché à brouiller les pistes que ses commentateurs les plus zélés n'ont tenté d'ériger une vérité univoque. Alors, pour reprendre une vieille boutade de huguenot, l'auteur de ces lignes avouera qu'il lui est toujours plus facile de pardonner au pape que de pardonner aux papistes.

Le projet est ici de comprendre Brassens en même temps que de comprendre l'objet Brassens, le mythe Brassens, la légende Brassens. Parcours dense et parfois audacieux pour lequel l'auteur choisira toujours d'interroger la réalité de l'œuvre et des documents plutôt que de répéter les réponses habituelles. Parcours parfois dépaysant pour les habitants d'une Brassensie jusque-là tranquille et quadrillée de routes bien droites. Parcours où, à chaque carrefour, on ne trouvera pas de panneaux indicateurs rassurants mais, toujours, un point d'interrogation. Et la même question : Brassens ?

Chapitre 1

D'où vient Brassens ?

Qu'est-ce qui transforme un enfant d'artisan du bâtiment sétois en un artiste de la chanson ? Qu'y a-t-il d'air du temps et de singularité personnelle dans la construction de sa culture et dans la trajectoire qui le mène à l'état d'auteur-compositeur-interprète ? Quelle est l'importance de ses déceptions de militant anarchiste et de jeune écrivain ?

Une « brute » et la poésie

Georges Brassens vient de Sète. Il vient de Sète et d'un certain nombre d'autres lieux, lieux géographiques, littéraires ou politiques qui font de lui tout autre chose qu'un enfant d'artisan languedocien né peu après la Première Guerre mondiale. Comme tous les artistes, il s'est construit mais, également, il a été construit – construit par son époque, par les circonstances, les rencontres, les situations, les lectures, les événements.

S'il faut résumer, disons qu'il est un enfant de bohème – mais pas de n'importe quelle bohème. Il y a dans son histoire un dosage extrêmement singulier d'air du temps et d'idiosyncrasie qui fait de lui une exception à toutes les lignées auxquelles il appartient. Méridional monté à Paris, enfant des classes laborieuses refusant le travail, anarchiste trop individualiste, auteur-compositeur écrivant hors des règles de la chanson de son époque, marginal plus porté sur l'honnêteté que sur la délinquance, amoureux des femmes ne pratiquant pas le donjuanisme : on pourrait multiplier à l'envi les paradoxes brassenniens, toutes les ruptures qu'il dessine entre ce

Brassens ?

que l'on aurait pu attendre de lui et ses choix de vie. Partout, toujours, il n'est pas exactement dans l'ordinaire de chaque situation qu'il traverse.

Pour commencer, il n'est pas un fils de maçon tombé d'une image d'Épinal. Sa famille elle-même n'est pas tout à fait de l'ordre commun, puisque Louis Brassens a épousé une veuve de guerre, Elvira Comte, née D'Agrosa, dont le mari, tonnelier, a été tué au front en octobre 1915, lui laissant une petite fille de trois ans, Simone. En décembre 1919, à peine un an après son retour de captivité en Allemagne, le maçon a épousé la jolie veuve de la maison mitoyenne de la sienne – ils ont respectivement trente-sept et trente-deux ans. Le couple n'aura qu'un seul enfant, Georges-Charles Brassens, né à Sète le 22 octobre 1921.

Ce foyer malthusien, que l'on dirait aujourd'hui « recomposé », n'est certes pas une exception dans la France saignée par l'épreuve de 14-18 et forcée de multiplier les remariages et les seconds lits. Pourtant, ce pays n'a guère changé sa vision de la famille « normale », qui reste indissoluble et prolifique dans ses livres d'apprentissage de la lecture, sa littérature enfantine, ses images récompensant les élèves studieux. Georges Brassens ne grandit pas dans le mythe du couple soudé dès l'adolescence et pour la vie entière, qui élèverait une nombreuse descendance dans un ensemble cohérent de solidarités organisées (la famille élargie, la paroisse, les sociabilités de voisinage). Même s'il n'est pas celui d'un marginal ou d'un exclu, son environnement immédiat est hétérodoxe.

Il grandit dans un contexte curieux de dissonance religieuse, entre une mère pieuse et un père irréligieux. Jean-Louis (dit Louis) Brassens, fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'artisan du bâtiment, est déjà un personnage fort : il appartient à cette France qui ne retire pas sa casquette

D'où vient Brassens ?

au passage des processions et n'entre pas dans les églises. La posture, pour être rétrospectivement valorisante aujourd'hui, n'est pas un choix neutre dans les années d'enfance de Georges Brassens : afficher être un sans-Dieu revient à se couper d'un certain nombre de clients sans nécessairement y gagner des solidarités nouvelles.

Telle qu'elle émerge des témoignages, la foi d'Elvira Brassens est tout à fait celle de son temps : une pratique régulière centrée sur une dévotion mariale qui, dans le sud de la France, fait reculer depuis quelques décennies le culte des saints jadis extrêmement prospère. C'est une foi doloriste en partie émondée du foisonnement ancien des superstitions locales, une foi très disciplinée et pesant lourdement sur le quotidien des fidèles, ne serait-ce que par le nombre des offices auxquels on se doit d'assister.

Le couple Brassens fonctionne dans une tolérance mutuelle à peu près tranquille, Elvira ne cherchant pas à convertir Louis, qui ne cherche pas à la détacher de l'Église. L'arrangement concernant le petit Georges est très classique : son jeune âge est sous la direction spirituelle exclusive de sa mère, celle-ci s'engageant à respecter ses choix dès lors qu'il sera capable de les exprimer. Ainsi, il ira sagement jusqu'à la communion solennelle, dernier sacrement avant le mariage dans la vie d'un catholique ordinaire. À l'adolescence, il cessera d'aller à l'église mais restera plus assidu aux dévotions hebdomadaires de sa mère, tous les jeudis après-midi, lorsqu'elle va voir « ses » morts au cimetière et qu'il l'accompagne.

La carrière scolaire de Georges Brassens n'est pas particulièrement brillante. Rétif à l'ennui des journées de classe dès ses années de maternelle, il frôle l'état de cancre dès la sixième. Sportif, chahuteur, doué pour l'amitié et la vie en bande, toute autre activité lui plaît plus que les obligations scolaires. Deux événements

Brassens ?

mythiques vont résolument changer le cours de sa scolarité. D'abord, alors qu'il est en classe de troisième, un personnage surprenant arrive à Sète. Alphonse Bonnafé est le premier professeur de français sans cravate que connaît la petite ville. Il vient du Havre où il a fréquenté un autre professeur hors norme, Jean-Paul Sartre. Il s'assied sur le bureau, fait écouter des disques de poésie à ses élèves et émonde allègrement le programme officiel. Pour lui, rien ne mérite que l'on s'arrête vraiment entre le Moyen Âge de François Villon et Rutebeuf, et le XIX^e siècle finissant de Baudelaire, Mallarmé, Verlaine et Rimbaud. Surtout, il explique à ses élèves que connaître par cœur des pages de poésie morte du manuel de littérature vaut beaucoup moins qu'aimer passionnément quelques poèmes lus par soi-même.

Brassens dira plus tard combien Bonnafé change la vie des « brutes » que sont ces petits Sétois de quatorze ou quinze ans, à qui un professeur donne soudain les clés de la poésie – et donc des livres, et donc de l'écriture. Quant à lui, le jeune homme s'essayait plus ou moins à écrire des chansons, à l'imitation de ce que produit à l'époque Jean Nohain en compagnie de Mireille pour Pills et Tabet, par exemple. Avec l'arrivée de Bonnafé, il va commencer à écrire des poèmes, tant son professeur leur communique sa passion de la chose écrite mais surtout l'idée que celle-ci n'a pas besoin, pour s'épanouir, d'une tour d'ivoire ou d'une île déserte, et qu'elle peut éclore dans le quotidien de petits provinciaux qui écoutent les chansons nouvelles à la radio, suivent les nouvelles du Tour de France et vont s'ébattre tous les après-midi de printemps au bord de l'étang de Thau.

Dépôt légal : février 2011
N° édition : L.01ELKN000339.N001